

KONGRE  
FRANKOFONİ KONGRESİ  
FRANCOFONIE



TC Kafkas Üniversitesi



France Büyükelçiliği



Asiye Fransızca Öğretmenleri Derneği

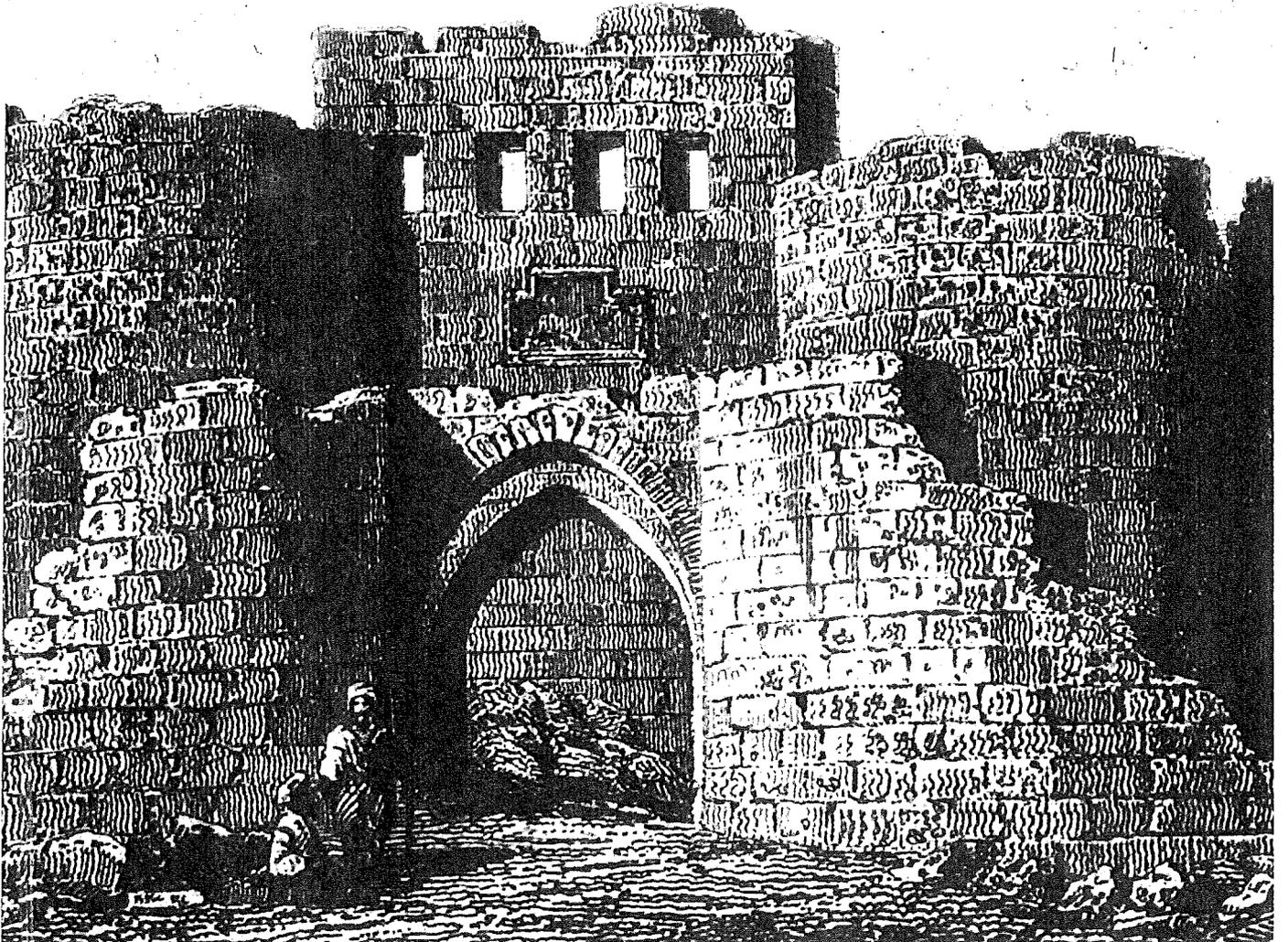
# VI<sup>e</sup> ULUSAL FRANKOFONİ KONGRESİ CONGRÈS NATIONAL DE LA FRANCOPHONIE

“Geçmişten Geleceğe Türkiye’de Frankofoni”  
“Du passé à l’avenir, la francophonie en Turquie”

20-22 Mayıs Mai 2010

KAFKAS ÜNİVERSİTESİ UNIVERSITÉ KAFKAS - KARS

## BİLDİRİLER ACTES



**VI. ULUSAL FRANKOFONİ KONGRESİ**  
**VI<sup>e</sup> CONGRÈS NATIONAL DE LA FRANCOPHONIE**

**Geçmişten Geleceğe Türkiye'de Frankofoni**  
*Du passé à l'avenir, la francophonie en Turquie*

20-22 Mayıs Mai 2010  
Kafkas Üniversitesi Université Kafkas - KARS

**BİLDİRİLER**  
**ACTES**

**Yayın Hazırlayan**  
Prof. Dr. M. Emin Özcan

**Yazı Kurulu**  
Doç. Dr. Mümtaz Kaya  
Araş. Gör. Çağrı Eroğlu  
Araş. Gör. Eylem Aksoy Alp  
Araş. Gör. Nesrin Tekin

**Yayına hazırlayanın notu:**  
Yazıların her tür sorumluluđu yazarlara aittir.

ISBN 978-605-125-362-6

**Grafik Tasarım ve Uygulama**  
Ferhat Babacan

**Baskı**  
Pelin Ofset Ltd. Őti.  
Mayıs 2011, Ankara

## İçindekiler

### *Table des matières*

Sunuş	7
Présentation	9
<b>Konferanslar</b> <i>Conférences</i>	
Baudelaire İçin Dramatik Bir Okuma (VIII) <i>Tuğrul İNAL</i>	13
Fransızcanın Doğu Yolculuğu <i>Ekrem AKSOY</i>	23
Fransız Edebiyatında Zenci/Siyahî <i>Arzu Etensel İLDEM</i>	33
<b>Fransız Edebiyatı – Genel ve Karşılaştırmalı Edebiyat</b> <i>Littérature française – Littérature générale et comparée</i>	
Mémoires-Souvenirs d'enfance: Une approche naïve du vécu <i>Neriman ERATALAY</i>	41
Histoire et mémoire: représentation de la réalité dans la fiction <i>Mehmet Emin ÖZCAN</i>	51
Repenser à la Morale Chez <i>Le Neveu De Rameau</i> de Diderot <i>Şevket KADIOĞLU</i>	61
Alexandre Dumas Fils'in <i>Kamelyalı Kadın</i> Adlı Romanında Düşmüş Kadın Konusu <i>Uğur YÖNTEN</i>	79
Fransızca Yazan Bir Alman Yazar: Anne Weber <i>Mustafa ÖZDEMİR</i>	89

Molière ve <i>Cimri</i> 'ye İlişkin Yazımsal Saptamalar <i>Mehmet SAYIN</i>	95
Jean Giraudoux ve GÜNGÖR DILMEN Tiyatrosu'nda Troya <i>Gülcan AK TATAR</i>	103
Approche analytique du thème du couple dans <i>Oh les beaux jours</i> de Beckett <i>Şengül KOCAMAN</i>	113
Quelques Formes de la Didascalie dans le Théâtre Français Contemporain <i>Arzu KUNT</i>	123
Sarah Kane'in Artaudyen Tiyatrosu <i>Ahmet Gökhan BİÇER</i>	131
Vincent Jouve'un 'Dış Bükey Protagonist' ve 'Dışbükey Protagonist Olmayan' Kahraman Kavramlarının Tek Bir Kişide Buluşması <i>Songül ASLAN KARAKUL</i>	141
Beaumarchais ve Sıradışı Bir Yaşam Öyküsünün Tiyatro Oyunlarındaki İzdüşümleri <i>Jale ERLAT</i>	151
L'Image de la femme dans l'œuvre d'Annie Ernaux <i>Eylem AKSOY ALP</i>	157
Les formes de l'altérité dans <i>L'Identité</i> de Kundera <i>Gülser ÇETİN</i>	165
La Mythisation d'une ville dans <i>La Modification</i> <i>Ertuğrul İŞLER</i>	171
Dai Sijie'nin <i>Balzac ve Çinli Terzi Kız</i> Adlı Romanına Özyaşamöyküsel Bir Bakış <i>Esmâ SÖNMEZ</i>	179
Metinlerarası Bağlamda Fotoğrafi Okumak <i>Sevim AKTEN</i>	185
İki Şehir İki Şair: Yahya Kemal'in İstanbul'u, Aragon'un Paris'i <i>Duran İÇEL</i>	191
Varoluşçu Yazın ve Felsefede Aynanın İşlevi <i>İrfan ATALAY</i>	199
<b>Fransız Dili ve Eğitimi</b> <i>Frçais langue étrangère</i>	
Fransızcada Kullanılan Bazı Deyimler ve Kökenleri <i>Abdullatif ACARLIOĞLU</i>	211

Bir Hukuk Metninin Okunması: Dilbilimsel Bir Yaklaşım <i>Nesrin DELİKTAŞLI</i>	219
Le Développement de la conscience culturelle sur la société cible en classe de FLE <i>Ömer KOÇER</i>	227
Yükseköğretim Kurumlarımızın Fransızca Bölümlerindeki Yeni Öğrenci Profili ve Bu Bağlamda Fransızca Öğretimi Sürecinde Karşılaşılan Sorunlar <i>Esmeray ÜNAL</i>	235
Fransızca Öğretiminde Kültürel Öğelerin İncelenmesi <i>Gülhanım ÜNSAL</i>	245
<b>Çeviribilim</b> <i>Traductologie</i>	
Flaubert'in <i>Madame Bovary</i> 'sindeki Dolaylı Serbest Anlatımın Türkçe'ye Aktarılış Biçimleri <i>Gülrihal GÜLMEZ</i>	255
<i>Kral Salomon'un Bunalımı</i> Çevirisi Üzerine Bir Eleştiri <i>Hasan BİRGÖLGE</i>	269
Çeviribilim ve Etnometodoloji Işığında Bir Edebiyat Çevirisine Bakış <i>Fusun ATASEVEN</i>	277
Türk Çeviri Tarihinde 'Mütercim' Cemil Meriç <i>Ayşe Banu KARADAĞ</i>	285
Fransızca Öğretmeni, Çevirmen, Eleştirmen, Denemeci Nurullah Ataç <i>Ertuğrul EFEOĞLU</i>	293
Millî Mücadele Dönemi Edebiyatında Batı'dan Çeviriler, Akımlar, Tercüme ve Adaptasyon Meseleleri <i>Hacer GÜLŞEN</i>	299
Türk Kültür ve Edebiyat Tarihimizde <i>Abdülcanbaz</i> : Bir Çizgi Romanın Fransızcaya Çeviri Serüveni <i>Hülya YILMAZ</i>	307
Nurullah Ataç ve <i>Le Grand Meaulnes</i> Çevirisi: Anlamı Üretme ve Aktarmada Metne Bağlılık mı Anlama Bağlılık mı? <i>Nazik GÖKTAŞ</i>	317
Fransızca Bankacılık Terimlerinin Türkçe'ye Çevirisi: Otomatik Sözlük Programı <i>İlhami SİĞİRCİ - Ziya TOK</i>	329
Hukuk Çevirisi ve Karşılaşılan Sorunlar Nelerdir? <i>Mehmet KURT</i>	339

## Repenser à la Morale Chez *Le Neveu De Rameau* de Diderot

Şevket KADIOĞLU\*

### 1. SIECLE DES LUMIERES

Le XVIII<sup>ème</sup> siècle tient une place considérable dans l'évolution de l'esprit humain. Les remuements sociaux et politiques qui préviendraient les transformations de toute sorte sont originaires du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Le plus concluant de ces ébranlements c'est, certes, la Révolution française.

Ce siècle se caractérise d'abord par des attaques contre l'ordre établi, les valeurs acquises et les institutions sociales. Les critiques et les attaques contre le bien-fondé de l'ancien régime, contre tous les dogmes et tous les préjugés ont été exprimés et diffusés par des philosophes qui recourent à la raison tout en la faisant une arme la plus puissante. Qualifié de siècle des Lumières dans l'évolution de l'histoire humaine, le XVIII<sup>ème</sup> siècle, rejette la métaphysique de Descartes, sous son apparence rationaliste, essaie de rétablir une manière toute nouvelle de comprendre le monde et de l'interpréter; on y critique la religion, les dogmes, les préjugés, la morale religieuse ainsi que la souveraineté et l'aristocratie.

La philosophie des "Lumières", c'est celle qui domine tout au long du XVII<sup>ème</sup> siècle. La philosophie rationaliste dont le point de départ est la pensée cartésienne du siècle précédent continue aussi au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Mais, il existe une différence entre le rationalisme du XVII<sup>ème</sup> siècle et celle du siècle suivant. Descartes et la philosophie d'alors acceptaient la méthode inductive. La pensée de ce siècle n'admettait que des sciences qui s'affirment par la raison, elle ignorait celles qui s'appuient sur l'observation et l'expérimentation. Le siècle des "Lumières" adopte la méthode déductive qui consiste à remonter des faits aux lois.

Le XVII<sup>ème</sup> siècle considère la raison comme un pouvoir divin. C'est pour cette raison que les vérités qu'on conçoit par la raison c'est celles qu'on observe en Dieu. Tandis qu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle, la raison se considère comme source d'énergie, elle ne dépend pas de la loi suprême et les philosophes la prennent comme trésor des connaissances infinies. L'essentiel le plus primordial de la raison consiste à son pouvoir d'analyse et de synthèse

\* Yrd. Doç. Dr., Cumhuriyet Üniversitesi Edebiyat Fakültesi, Fransız Dili ve Edebiyatı Bölümü öğretim üyesi.

et elle s'efforce à minutieusement analyser tout, mais cette opération est suivie absolument d'une autre de rétablir.

Durant ce siècle, la passion de science est répandue parmi les gens. Les philosophes ont une confiance absolue au pouvoir continu du progrès et de la science. Il ne s'agit plus des réalités métaphysiques mais des réalités scientifiques puisque la religion a laissé sa place à la science. D'après les philosophes de ce siècle, l'esprit philosophique, c'est l'esprit scientifique. La confiance au pouvoir, à la maîtrise de la nature, à la raison humaine et au progrès continu sont les traits les plus essentiels de ce siècle.

Transmutant en un esprit critique, la pensée de ce siècle révolutionnaire essaie de reconstruire l'état et la société, sur la base d'une théorie de convention. Elle veut démolir tout ce qui est opposé à la raison, au progrès naturel et aux droits de l'homme. Se chargeant d'accorder à l'homme l'importance qu'il mérite, elle proclame que tous sont égaux. S'appelant l'âge de la philosophie, ce siècle s'intéresse aussi à tous les problèmes qui empêcheraient l'épanouissement de l'homme et de la société et grâce aux penseurs, tels Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot...etc. l'histoire humaine fait de grands élans qui aboutiront à un nouvel humanisme.

## 2. LA MORALE

Avant d'exposer la philosophie de la morale au XVIII<sup>ème</sup> siècle, il nous sera bien utile de parler la morale en général. D'après le dictionnaire pratique du français<sup>1</sup> la morale est l' "ensemble des règles de conduite qui s'imposent à la conscience comme fondées sur les impératifs du bien." C.H. Luquet<sup>2</sup> définit la morale par ces mots: "Étymologiquement, la morale, du latin 'mores', et de même synonyme l'éthique, est l'étude de la conduite. Mais la conduite peut être envisagée à deux points de vue différents: on peut se proposer de rechercher soit celle que les hommes suivent en fait, soit celle qu'il serait souhaitable de les voir suivre. La première étude "pour but des jugements de réalité, la seconde des jugements de valeur. Tandis que le nom de moralistes est donné indifféremment aux gens qui s'appliquent à ces deux sortes d'études et même plutôt à la première, le nom de morale est réservé à la seconde."

*L'Encyclopédie Larousse du XX<sup>ème</sup> Siècle*<sup>3</sup> parlant largement de la morale, dit qu'une société ne vit que si ses membres se respectent l'un et les autres et s'entraident au moins jusqu'au certain point. D'où dans toutes les sociétés, il se forme, sous le même phénomène, une conscience collective qui, à chaque date et dans chaque pays, juge que certaines actions sont bonnes et doivent être faites tandis que d'autres sont mauvaises et doivent être évitées.

Dans son œuvre intitulée *Ahlak Öğretileri*<sup>4</sup>, Bedia Akarsu dit que la morale est inhérente à notre vie, et qu'elle est dans tous les domaines de notre vie. Dans la vie actuelle, la plupart de nos comportements sont relatives à la morale. D'entre eux lequel

1) *Dictionnaire Pratique du Français*, Paris, Hachette, 1987, p. 713.

2) Luquet G.-H. *Logique, Morale, Méaphysique*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1931, p. 173.

3) *Larousse du XX<sup>ème</sup> siècle en Six Volumes, Volume 4*, Paris, Librairie Larousse, 1928, p. 974.

4) Akarsu, Bedia, *Ahlak Öğretileri*, İstanbul, Remzi Kitabevi, 1982, p. 12.

est approprié à la morale? Comment dois-je agir pour ne pas être en contradiction avec la morale? Il est très difficile à les répondre. On n'a pas d'un critérium juste au sujet de la morale car la base sur lequel repose la morale est très mouvante. Les règles constituant le contenu de celle-là sont variables et temporelles. "Toute société, d'après Akarsu, a ses règles et sa conception de morale aussi bien que tout siècle en a une. Et parfois chaque individu a sa propre morale."

Attirant notre attention sur la source de nos jugements sur "le bien" et "le mal", Doğan Özlem<sup>5</sup> qui étudie largement "la morale" et "l'éthique" dans son livre intitulé *Etik- Ahlak Felsefesi* se demande si nos jugements sur le bien et le mal proviennent d'un domaine de fait objectif. Ceux-là ne reflètent-ils, au contraire, que nos inclinations, désirs et sentiments subjectifs? Est-ce qu'il existe une valeur (morale) qui signifie pour tous les gens du monde le même contenu, le même sens?

L'*Encyclopédie de Larousse du XX<sup>ème</sup> Siècle* nous signale que les philosophes de l'antiquité gréco-latine admettaient à ce sujet le même principe: formulé ou tacite: l'homme n'a pas autre chose à faire dans la vie que de vivre conformément à sa nature. D'où les questions suivantes que nous devons tenir compte en considérant la morale chez *Le Neveu du Rameau*:

- 1- A quoi tend la nature humaine? (le problème du bonheur)
- 2- Que convient-il de faire pour atteindre au bonheur auquel tend notre nature?

La civilisation juive développe d'autre part une conception de morale qui est toute différente de celle de la civilisation gréco-latine. Les religions monothéistes envisagent une morale sous un autre aspect, Dieu prend soin de se révéler aux hommes. D'après elles, par sa "révélation" Dieu veut bien leur faire connaître comment ils doivent vivre. De là, une morale qui repose absolument sur les révélations de la religion et qui est appelée la morale religieuse à laquelle s'oppose une morale areligieuse que plusieurs philosophes y compris Diderot optent. Celui-ci suppose, comme nous allons le voir ci-dessous, une morale façonnée en marge de la religion, d'après les consignes du déterminisme et du matérialisme. Montesquieu qui ne reste pas insensible aux problèmes politiques, philosophiques et sociaux propose, dans *Les Troglodytes*, suivant l'esprit du XVIII<sup>ème</sup> siècle une morale dont la base est l'intérêt public.

Il existe d'autre part des penseurs, des philosophes qui se déclarent par la négation totale de toutes les lois morales. Par exemple, pensant que les fondements traditionnels des valeurs adoptés par le XIX<sup>ème</sup> siècle se sont écroulés, Nietzsche rejette tout héritage des siècles antérieurs et dénonce hypocrite toutes les valeurs de son siècle ainsi que la religion et la morale qui, d'après lui, est (ou sont) une (des) invention(s) des forts pour asservir les faibles. D'après lui, la morale qui est le fruit de la raison cartésienne et qui est adoptée par le monde occidental tout entier est une morale des esclaves. Dans le même siècle, Kant, philosophe allemand, projette une morale de devoir qui n'attribue aucune moralité aux motifs psychiques, aux habitudes sociales, aux instincts, aux mœurs toutes

5) Özlem, Doğan, *Etik- Ahlak Felsefesi*, İstanbul, Say Yayınları, 2010, p. 22.

faites acceptés sans les soumettre à un esprit critique. D'après Axel Honneth<sup>6</sup> "dans un monde kantienne, nous ressentons de la culpabilité ou du remords lorsque nous négligeons les devoirs qui nous obligent moralement". D'après Charles Larmore<sup>7</sup>, il serait faux de rechercher à l'extérieur de la morale la base sur laquelle on peut apprécier sa valeur. Charles Larmore ajoute aussi qu'il faut reconnaître que la morale constitue un domaine de valeur irréductible et qu'on ne peut saisir sa portée ou sa nature qu'en se situant à l'intérieur du point de vue moral lui-même.

Nous voyons que dans les temps antiques les termes "morale" et "éthique" s'employaient l'une et l'autre dans le même sens mais à partir plus particulièrement du XIX<sup>ème</sup> siècle le mot "éthique" a pris une autre allure pour désigner "la philosophie morale". Mais dans le monde anglo-saxon les deux termes continuaient à être employés dans le même sens et dans ce cas, le terme méta-éthique a été lancé pour désigner aussi "la philosophie morale". Vincent Descombes<sup>8</sup> qui veut distinguer la morale de l'éthique souligne que "nous donnerons le nom de *morale* au registre des normes et des prescriptions universelles." "Quant à l'éthique, elle correspond des prescriptions *particulières* qui répondent notamment à la réalisation de soi."

### 3. PHILOSOPHIE DE MORALE AU XVIII<sup>ème</sup> SIECLE

C'est les moralistes anglais qui marquent profondément la conception de morale au siècle des Lumières qui se propose d'étudier la morale et la foi de manière indépendante. Pour bien pénétrer dans le monde de morale des moralistes anglais, nous devons prendre Hobbes, comme point de départ. Celui-ci applique à tous les faits dans le monde un déterminisme strict; la libre volonté est catégoriquement réfutée dans son système.

D'après Hobbes la soif la plus primitive de la volonté c'est de préserver notre *propre moi*. Tous les autres désirs de l'homme sont, plus ou moins, des variations de cet instinct essentiel. C'est pour cette raison que des sentiments dits altruistes, penchants tenant compte du bien de nos semblables, ne sont pas essentiels. Ils sont de diverses formes de l'égoïsme et ils sont les produits, plus généralement, de l'habitude et de la compréhension. Si une inclination de l'égoïsme est utile au commun, à des autres, nous l'appelons "le bien", dans le cas contraire, nous l'appelons "le mal".

Les penseurs s'opposant à Hobbes s'appuient plus particulièrement sur Grotius, philosophe de droit, car, celui-ci essaie de fonder la base de la société sur un sentiment de la sociabilité qui est une sensation inhérente à la nature humaine. Grotius prétend qu'il existe, dans la nature humaine, une inclination appropriée à la moralité. Ce point de vue devient donc le fondement le plus directeur qui détermine la philosophie morale au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Donc, la première attaque contre Hobbes devient celle de Richard Cumberland qui admet l'être humain, tout à la fois, une partie de l'univers et de la société

6) Axel, Honneth, *Le Conflit des Traditions*, Magazine Littéraire N° 361, Paris, Janvier 1998, p. 47.

7) Larmore, Charles, *La Force des Convictions Morales*, Magazine Littéraire N° 361, Paris, Janvier 1998, p. 22.

8) Descombes, Vincent, *Il y a plusieurs morales et plusieurs éthiques*, Magazine Littéraire N° 361, Paris Janvier 1998, p. 41.

constituée des êtres raisonnables. L'univers et la société, d'après ce penseur, composent un tout dont les constituants se trouvent en parfaite harmonie. C'est pourquoi "la lutte de tous contre tous" qui est en contradiction avec l'idée d'un Dieu-Protecteur, n'est point en question. Il existe chez l'homme un instinct qui le pousse à aimer ses semblables et être en collaboration avec eux. D'après Cumberland l'homme est le membre d'un *tout*. Plusieurs instincts essentiels en lui, tels, charité, amour, reconnaissance, solidarité...l'invite, malgré son égoïsme qui est naturel même, à s'intégrer à ce tout.

Nous avons notamment à souligner le nom de Shaftesbury qui a une influence évidente sur Diderot. L'attitude de ce penseur face à la chrétienté est prudente et très réservée, il s'intéresse particulièrement à l'âge antique et à l'antiquité grecque. A l'âge antique, ce qui est beau est également naturel et ce qui est naturel est beau. L'harmonie du bien et du beau est, pour Shaftesbury, l'idéal le plus parfait. D'après sa philosophie morale l'homme tout seul n'est ni bon ni méchant. Il ne peut l'être qu'en prenant part à la société et qu'en établissant le contact avec des autres. Ce penseur prétend que les sentiments altruistes sont essentiels ainsi que les sentiments égoïstes. Pour avoir une certaine moralité, il faut y présider par la raison. Nous devons mettre en œuvre notre faculté de penser sous la conduite de la raison pour nous rendre différents de l'animal puisque lesdits sentiments sont présents en animal ainsi qu'en être humain. La morale de Shaftesbury, c'est la morale en marge de la religion. Le mieux est qu'il faut développer à la fois l'instinct social qui vise au bien des autres et l'instinct égoïste qui tend à notre propre bien. Il faut être vertueux seul, au nom de la vertu, non pour obtenir une certaine récompense. Etre vertueux nous amène au bonheur. D'après Hutcheson, étudiant de Shaftesbury, l'homme veut le bien et le bonheur de ses semblables non pas pour qu'ils soient un moyen de ses propres bien et de son bonheur mais parce que l'homme porte en soi ce désir comme une finalité, un but.

#### 4. MORALE DE DIDEROT

On sait le passage de Diderot du déisme à l'athéisme, athéisme matérialiste. *La lettre sur les Aveugles* marque bien cette transformation. Il essaie, dans ladite œuvre, de nous démontrer comment une personne aveugle dès la naissance et qui regagne la faculté de voir plus tard, peut faire coïncider ses impressions anciennes, tactiles et auditives, avec les impressions visuelles qu'il a récemment eues. Par cette voie, Diderot s'efforce de montrer que nos idées morales et métaphysiques dépendent de l'état de notre organisme, elles ne proviennent aucunement d'un instinct divin ou d'une révélation.

La morale de Diderot, elle-aussi, est subordonnée à son attitude face à la religion et Dieu. Sa morale reste, convenablement à son athéisme et matérialisme, en marge de la religion parallèlement et elle se caractérise par un refus de la morale admise et des règles communément acceptées. Au sujet de la morale de Diderot Jale Erlat dit ceci:

Comme J.J. Rousseau, Diderot croit que l'homme est naturellement bon, qu'il trouve son plaisir à faire le bien et son intérêt à être honnête. Mais à la différence de Rousseau, Diderot pense que l'institution sociale est bienfaisante et qu'elle est même le plus solide

fondement de la moralité. L'homme étant un être social, travaillera au bien de la société et par là, fera son propre bonheur.<sup>9</sup>

Influencé par Shaftesbury, Diderot croit qu'il existe, chez l'être humain, des inclinations à la fois égoïstes et altruistes. L'homme doit les équilibrer par sa raison. Celui qui satisfait les besoins de son propre-moi et qui opère les demandes de la société obtient la possibilité de vivre en plein bonheur. Ce dernier est assuré, selon Diderot, grâce à l'harmonie entre les penchants égoïstes et les penchants altruistes. D'après la moralité de Diderot, l'homme est libre d'agir suivant son propre-moi, s'il n'est en question aucun inconvénient et préjudice portés à des autres. De ce point de vue, sa morale s'appuie sur un bien-fondé utilitaire. Si les exigences du moi et celles de la société sont opposées, dans ce cas, l'homme doit tenir compte du blâme et de la louange il doit éviter ce que la société blâme et juge immoral et il doit faire ce que celle-ci apprécie et considère moral.

Diderot qui développe une conception de morale irrégulière ne prend pas pour méritoires "de bons actes" effectués sous l'influence d'une religion qui s'impose par la terreur des châtements ou par l'appât d'une récompense éternelle. Selon lui, le facteur religieux réduit au néant la valeur de la vertu.

Seul est vertueux celui dont les affections et les penchants sont conformes au bien général de l'espèce. Le vice naît du désordre de ces affections; l'intérêt particulier est inséparable de l'intérêt général: d'où il suit que les affections sociales doivent dominer les affections particulières.<sup>10</sup>

D'après la remarque de Jale Eralat "S'il n'y a point de liberté, il n'y a point d'action qui mérite la louange ou le blâme. On ne peut parler donc ni de vice ni de vertu"<sup>11</sup> qu'il faut récompenser ou châtier. A ce sujet, Eralat ajoute encore ceci: "selon Diderot le monde physique et le monde moral sont une seule et même machine. Spécifiquement, il n'y a pas de morale."<sup>12</sup>

"Il n'y a pas de morale" veut dire qu'il n'y a pas de morale toute faite. Dans ce cas, il existe une morale à acquérir par l'expérience. Car, d'après Diderot, la nature est physique et non métaphysique comme Rousseau le croit. De siècle en siècle, elle a évalué et elle nous a tirés de la fange et de l'animal. Certes ses lois sont éternelles ou, au moins, elles ont existé, existent et existeront autant qu'elle: mais, nous le découvrons que progressivement. Là est le point essentiel. Eralat exprime dans les phrases suivantes que, chez Diderot, la morale, elle-aussi, n'est pas essentielle, elle est expérimentale:

La morale n'a pas d'autre principe qui la fonde, elle n'est pas révélée, elle est "expérimentale." la morale selon Diderot, n' a pas besoin d'une cause surnaturelle, autrement dit, elle n'a pas besoin d'être communiquée aux hommes par les religions, ni d'être formée par la crainte de Dieu, il lui suffit d'une cause physique. Et cette cause est dans

9) Eralat, Jale, *Esquisse d'une Histoire de la Littérature française*, Ankara, Şafak Matbaası, 1998, p. 122.

10) Guyot, Charly, *Diderot par lui-même*, Paris, Editions de Seuil, 1953, p. 48.

11) Eralat, Jale, *De Diderot à sade de l'Athéisme moral à l'athéisme immoral*, Frankofoni Ortak Kitap, Ankara, Şafak Matbaası, 1998, p. 146.

12) Ibid, p. 146.

l'homme même, dans ses besoins naturels, dans son existence, dans l'organisation de sa vie. L'expérience propre l'intérêt présent, la voix de la conscience, sont pour Diderot les grands docteurs de la vie.<sup>13</sup>

La morale, chez Diderot, se forme et se déclare dans le milieu social où "l'exemple, les discours, l'éducation" sont les modalités d'action par lesquelles les intérêts privés sont subordonnés à l'intérêt général. Ainsi dans un monde, où la loi morale ne peut avoir Dieu ni pour principe ni pour garant, c'est une espèce de morale utilitaire qu'opte Diderot.

D'une part une morale naturelle qui est inscrite dans les molécules biologiques, mais de l'autre, une morale utilitaire qui n'est faite que des règles provisionnelles et temporelles sans prétention et qui n'a pas de valeur absolue et éternitaire gouvernant les hommes. D'un côté la nécessité naturelle; de l'autre les lois relatifs aux "Droits".

## 5. MORALE CHEZ LE NEVEU DE RAMEAU

Dans *le Neveu de Rameau*, œuvre romanesque dialoguée, Diderot aborde précisément le sujet de la morale qui passionne depuis des siècles les philosophes et les penseurs. Dans un siècle dit révolutionnaire, le XVIII<sup>ème</sup> siècle, les penseurs qui revendiquent des changements en politique, en religion, en économie et dans de diverses catégories de la société ne seraient pas insensibles aux discussions morales et religieuses. Diderot, lui-aussi, essaie d'affronter les lois de la morale communément admises. Par l'intermédiaire des idées de "Lui", homme paradoxe dont le cynisme élabore un immoralisme ou amoralisme à partir d'une conception morale sinon intéressante bien particulière.

Selon certaines critiques "Moi" et "Lui" sont, en réalité, les deux natures toutes différentes de Diderot: Le Diderot qui défend des normes et règles morales en courant et le Diderot qui les repousse. Autrement dit "Moi" et "Lui" représentent le conflit entre l'obligation et l'intérêt, le moi naturel de l'homme et son moi social.

Un thème très intéressant avec ses multiples variations découle de la discussion des deux interlocuteurs. Diderot nous montre comment la bassesse et le cynisme du Neveu de Rameau peut de temps en temps triompher de la morale raisonnée de "Moi".

Comme nous l'avons déjà dit, les deux interlocuteurs, "Moi" et "Lui", sont les défenseurs des conceptions de morale toute différente. Tout au long de l'œuvre, "Moi" et "Lui" se trouvent aux antipodes de l'un et de l'autre. De temps en temps, ils se répondent comme "oui", "tu as raison", "d'accord", mais tous ces énoncés sont suivis d'un "mais" qui amène la discussion, nous pouvons le dire, à un champ de bataille où une thèse et une antithèse s'affrontent.

Quoique les idées de "Moi" sur la morale sont plus acceptables, par la majorité des gens, que celles de "Lui", c'est "Lui" qui est dominant durant tout le dialogue. Ses répliques sont plus denses et plus frappantes. Les idées de "Moi" se présentent comme une amorce pour que "Lui" puisse bien exprimer ses idées, exposer les hypothèses de son système moral et les prouver.

13) Ibid, p. 147.

Comme l'indique dans sa communication M. Lester G. Crocker "par son caractère, Lui représente le rejet des conventions, de la honte morale, et d'un idéal traditionnel. Son attitude se donne pour extrême et absolue, n'admettant aucune transaction"<sup>14</sup> M. Lester G. Crocker souligne d'autre part qu'à l'inverse de "Lui", Moi représente la respectabilité conventionnelle. "Moi" "affirme la validité, voire la nécessité des notions morales développées par sa culture au nom d'un idéal qui revendique des restrictions aux demandes instinctives de l'ego, demandes qui s'expriment qu'au détriment du bien général qu'il faut favoriser si l'on veut préserver la société civilisée."<sup>15</sup>

### 5.1. "Lui", devant le tribunal de la morale communément admise

Dans *le Neveu de Rameau*, Diderot cherche à exposer "les possibilités ultimes et contradictoires de la morale" et pour mener bien sa prospection, il recourt à une méthode très récente au XVIII<sup>ème</sup> siècle; la dialectique et suivant cette dernière il met en cas de discussion deux "caractères" tout à fait opposés l'un à l'autre. Selon Diderot, la nature est physique et non métaphysique et son morale se façonne d'après cette acceptation préliminaire mais il ne faut pas oublier que Diderot est un philosophe des siècles des Lumières où la raison se considère comme valeur la plus suprême. A cet égard dans la moralité de Diderot, l'empreinte de la raison est définitive. Quoique, dans cette œuvre "Moi" se présente le porte-parole de Diderot, celui-ci n'est pas complètement représenté par "Moi", il prête également certaines idées ou convictions à "Lui" car comme souligne Yvon Beval "Diderot avait une sensibilité trop généreuse trop ouverte pour se plaire aux délectations égoïstes de l'immoralisme"<sup>16</sup> de "Lui". Si la moralité de Diderot a trait à la vie, cette vie est à la fois la vie naturelle dirigée par les instincts et les besoins impérieux et la vie sociale dirigées par les normes et prescriptions sociales; la première s'assimile à "Lui" et la deuxième à "Moi".

Il est possible de citer innombrables phrases qui prouvent le cynisme, la morale égoïste de "Lui", morale qui repose sur les besoins impérieux, sur les instincts que nous pouvons l'appeler "l'immoralisme". Ce dernier est défini comme l'attitude de "celui qui prend pour la plus haute ou pour la seule valeur la satisfaction des instincts vitaux, égoïstes, et qui méprise comme non valables les freins rationnels ou conventionnels développés par la culture."<sup>17</sup> Les phrases suivantes qui découlent de la bouche de "Lui" pour définir soi-même sont très représentatifs à cet égard:

Ce que vous, moi et tous les autres font; du bien du mal et rien. Et puis, j'ai eu faim, et j'ai mangé quand l'occasion s'en est présentée; après avoir mangé j'ai eu soif et j'ai bu quelquefois. Cependant la barbe me venait. Je l'ai fait raser. (.../...) Vous savez que je suis un ignorant, un sot, un fou, un impertinent, un paresseux, ce que nos bourgeois

14) Lester, M. G. Crocker, *Le Neveu de Rameau, Une Expérience morale*, Cahiers de l'association des études françaises, Paris, Les Belles Lettres, Juin 1961 N° 13, p. 136.

15) Ibid, p. 138.

16) Beval, Yvon, *L'Esthétique sans paradoxe de Diderot*, Paris, Librairie Gallimard, 1950, p. 285.

17) Lester, M. G. Crocker, *Le Neveu de Rameau, Une Expérience morale*, Cahiers de l'association des études françaises, Paris, Les Belles Lettres, Juin 1961 N° 13, p. 137.

appellent un fieffé truand, un escroc, un gourmand. (.../...) Jamais faux, pour peu que j'aie intérêt, d'être vrai: jamais vrai, pour peu que j'aie intérêt d'être faux.<sup>18</sup>

A l'attaque catégorique de Lui, à ses idées qui sont le produit d'un anarchisme moral, à ces phrases qui secouent les lois acceptées de la morale "Moi" qui en est le défenseur lance son opinion qui nous paraît comme un slogan bien réfléchi: "Si tout ici-bas était excellent, il n'y aurait rien d'excellent. (.../...) Il n'y a point de principe de morale qui n'ait son inconvénient."<sup>19</sup>

D'après "Lui", dans la nature, toutes les espèces se dévorent, tout individu est en lutte assidue contre ses semblables. "Moi" défend qu'il ne faut pas laisser l'homme à sa nature qu'il faut lui apprendre à maîtriser, à freiner ses instincts. "Si le petit sauvage était abandonné à lui-même, il tordrait le cou à son père et coucherait avec sa mère." dit-il. Diderot le moraliste, inspiré de la conception de la morale de Shaftesbury, croit bien à la nécessité des inclinations instinctives, mais pour être heureux en parfaite harmonie, il propose également la poursuite des tendances altruistes. Chez l'être humain, tous les deux, inclinations instinctives et altruistes, sont également présentes et au commencement, l'homme était "a-moral" c'est avec le temps et grâce à l'expérience qu'il conquiert une moralité quelconque. D'après la remarque de Yvon Belaval, "la moralité de Diderot n'est pas faite mais à faire comme la science."<sup>20</sup> De là résulte qu'on ne peut parler d'une notion de la morale qu'au sein de la société. En y vivant, l'homme apprend ce qui est blâmable et méritoire pour lui et il se demande ceci: comment puis-je agir pour obtenir la louange et l'estime des autres?

D'après "Moi", pour être heureux, il faut être également honnête et utile au commun. Il relate à "Lui" l'histoire d'un cadet de famille, dans un pays où la coutume transfère tout le bien aux aînés. A la fin de l'histoire, il se déroule, entre eux, ces propos<sup>21</sup>:

Lui- Vous êtes des êtres bien singuliers.

Moi- Vous êtes des êtres bien à plaindre. Vous n'imaginez pas qu'on s'est élevé au-dessus du sort, et qu'il est impossible d'être malheureux, à l'abri de deux belles actions, telles que celle-ci.

Lui- voilà une espèce de félicité avec laquelle.....Mais à votre compte, il faudrait donc être d'honnêtes gens.

Moi- Pour être heureux assurément.

Lester G. Crocker qualifie Rameau d'un immoraliste, et il définit l'immoraliste comme "celui qui affirme les valeurs subjectives au mépris des valeurs objectives."<sup>22</sup> L'immoraliste "cherche en conséquence à exploiter les faibles ou comme Diderot les nommerait les médiocres, *les espèces* ceux qui soumettent leur moi au joug des contraintes

18) Diderot, Denis, *Le Neveu de Rameau*, Paris, Librairie Générale française, 1972, pp. 19,27,62

19) Ibid, pp. 23,106.

20) Belaval, Yvon, *L'Esthétique sans paradoxe de Diderot*, Paris, Librairie Gallimard, 1950, p. 280.

21) Diderot, Denis, *Le Neveu de Rameau*, Paris, Librairie Générale française, 1972, pp. 53,54.

22) Lester, M. G. Crocker, *Le Neveu de Rameau, Une Expérience morale*, Cahiers de l'association des études françaises, Paris, Les Belles Lettres, Juin 1961 N° 13, p. 137.

sociales.”<sup>23</sup> Mais “Lui” se diffère des immoralistes de l’un de ses caractères qui est propre à lui-même. “Lui” prétend que le repas des pauvres est dans la bourse des riches, il n’essaie de tirer profit que des opulents.

“Lui – Autrefois je volais l’argent de mon écolier. Oui, je le volais; cela est sûr.

Moi – Et le voliez- vous sans remords?

Lui – Oh, sans remords. On dit que si un voleur vole l’autre, le diable s’en rit.”<sup>24</sup>

Durant le dialogue, “Lui” se traduit comme un parasite. Mais cette marque de “Lui” ne se dessine pas comme un ornement “décoratif.” Il est parasite suivant sa conception, sa philosophie morale et sa conduite de vie. En exerçant son métier de parasite, il se livre dans un avilissement total et reste plus souvent sous la soumission des caprices et des mépris des “forts”, des “riches.”

Tandis que “Moi”, se prétendant honnête homme, représente l’honneur, le respect, la vertu et il préfère mourir au lieu “de ramper, de s’avilir et de se prostituer.” D’après “Lui”, l’avilissement est nécessaire pour subsister dans une société si **inégal** et **inéquitable** puisque les choses de la vie ont un prix. A cette prétention “Moi” répond ainsi: “Les choses de la vie ont un prix sans doute. Mais vous ignorez celui du sacrifice que vous faites pour les obtenir.”<sup>25</sup>

Une autre caractéristique de la morale de “Lui” c’est la liberté. Comme nous le savons, celle-ci, quand on utilise démesurément, devient une arme dangereuse qui menace la liberté d’autrui. D’autre part, la liberté démesurée en possession de ceux qui ne respectent aucune injonction sociale peut donner lieu à un milieu favorable à un certain immoralisme. Quant à “Lui”, sa liberté a quelque rapport avec son cynisme et son caractère insolent et impudique. Il conteste entièrement les bienséances. Il semble complètement s’abandonner à “la nature.” Les incidents qu’il raconte à Moi se caractérisent plus particulièrement par leur trait immoral et impudique.

L’histoire d’un valet qui vend sa femme à son maître et celle d’une comtesse qui a des habitudes sexuelles fort bizarres...etc. Tous ces exemples démontrent le caractère immoral de “Lui”. En retraçant l’immoralisme, le cynisme de “Lui”; Diderot ne prend pas une attitude contemptrice face au moralisme de “Lui”. Ce cynisme représenté par “Lui” “suppose le plus complet mépris de soi même et des autres, le dédain absolu des conventions sociales qui visent à dissimuler les imperfections humaines”<sup>26</sup> En vertu de la méthode dialectique que mène Diderot tout au long de l’œuvre, il cherche à créer des circonstances qui mettront au jour certains problèmes moraux et qui mettront en cause plusieurs préjugés concernant la morale. Nous pouvons dire qu’entre les lignes de son œuvre Diderot se comporte comme un philosophe qui pense sur la philosophie morale, comme un moralisateur et comme un simple être humain qui vit, entouré des normes, des injonctions, des prescriptions morales, au sein de la société. Par l’intermédiaire de Lui le dissident Diderot, nous pousse hors des limites des idées communément admises.

23) Ibid, p. 137.

24) Diderot, Denis, *Le Neveu de Rameau*, Paris, Librairie Générale française, 1972, pp. 47,48.

25) Ibid, p. 122.

26) Voilquin, Jean, *Diderot, Oeuvres choisies*, Paris, Librairie Larousse, 1934, p. 11.

L'immoralisme évident de "Lui" "le pousse à battre en brèche les idées communément reçues. Jean François Rameau (le Neveu de Rameau dans l'œuvre) l'a intéressé dans la mesure où l'esprit de révolte dont Diderot se sent lui-même agité."<sup>27</sup> Le cas de "Lui" nous pousse à nous demander, en tant que des êtres humains réfléchis, "de quel droit la morale prétend régler notre conduite."<sup>28</sup>

"Lui" veut obtenir la grandeur en mal. D'après "Moi", chercher la sublimité dans l'abaissement est une contradiction et ne mène pas l'homme au bonheur. Etant un être social, l'homme a toujours besoin d'estime et de mérite des autres. Faisant de bons actes, il veut être estimé, obtenir la considération des autres. D'après "Moi" et la morale (traditionnelle) en cours, il est impossible que les gens qui font des actes honteux soient heureux. De tels hommes, bien qu'ils se prétendent heureux ne le sont pas en aucune façon. Un bonheur que la société n'approuve pas n'est qu'une illusion. En fait, la révolte de "Lui" chez les Bertin démontre qu'il y a une limite de l'abaissement de soi-même. Quand cette limite est dépassée on devient fâcheux et même malheureux.

D'après la conception morale de "Lui" et son attitude devant la vie, c'est son intérêt qui est le plus important; cette sorte de moralité se traduit par une conduite de vie qui est façonnée par un rejet total de toutes les valeurs qui ne sont pas impérieuses. "Lui" se déclare dans un naturalisme pur qui récuse toute figure rationnelle ou socialement utile.

Aux yeux de "Moi", la culture et la raison sont capables de transformer celui qui est à la poursuite de ses instincts, de ses penchants naturels en un être altruiste, social et vertueux. Le moralisme de "Moi" repose là, sur un rationalisme qui réconcilie ce que l'intérêt égoïste exige et ce que l'intérêt commun contraint. Il est normal que l'homme poursuit son intérêt, mais grâce à notre raison nous pouvons présider à nos désirs et à nos sentiments relatifs à notre intérêt. Sous la direction de la raison nous devons faire le choix, préférer ce qui nous apporterait de l'estime et de la louange et nous devons éviter ce qui nous apporterait du blâme et de la honte. C'est en vivant entre des gens et par l'acquisition de l'expérience et par l'exercice de la raison que l'homme acquiert une certaine morale au sens général.

"Lui" prend tout par une optique pratique et utilitaire. C'est pourquoi, pour lui, l'or est le plus important. "Sans doute, de l'or, de l'or dit-il. L'or est tout, le reste sans or, n'est rien (.../...) Mon enfant aura de l'or, c'est moi qui vous le dis, S'il en a beaucoup, rien ne lui manquera pas, **pas même votre estime et votre respect**"<sup>29</sup>

"Moi" opte être vertueux au lieu d'être riche. "Mais dit-il, c'est qu'il y a des gens comme moi qui ne regardent pas la richesse comme la chose du monde la plus précieuse." "Moi" dit qu'il ne faut pas s'avilir et de se déshonorer pour être riche. La réponse de "Lui" est très intéressante: **on ne peut se déshonorer quand on est riche !**

"Moi" propose d'assumer ses devoirs: l'amour de la vertu, la haine de vice, être utile aux siens...etc. Tandis que "Lui" souligne que ses vices naturels sont les premières matières de son bonheur. Les conceptions morales de "Moi" et de "Lui" divergent, ici, encore une fois, ils expriment et défendent les prémisses morales tout à fait différentes.

27) Ibid, p. 12.

28) Larmore, Charles, *La Force des Convictions Morales*, Magazine Littéraire N° 361, Paris, Janvier 1998, p. 21.

29) Diderot, Denis, *Le Neveu de Rameau*, Paris, Librairie Générale française, 1972, pp 106, 107.

“Moi” énonce la joie de la volonté morale et du devoir tandis que “Lui” révèle la primauté du désir. Au sujet de cette divergence Catherine Audard, comme si elle voulait réconcilier les deux, fait cette remarque: “les devoirs moraux doivent s’ancrer dans un désir pour devenir nos devoirs et ne pas nous demeurer étrangères et impossibles.”<sup>30</sup>

Les philosophes qui acceptent l’homme comme un être historique défendent qu’il faut aborder la morale dans un historicité. De là résulte la relativité des valeurs (morales). Insistant qu’il n’y a pas de lois morales universelles “Lui” parle du caractère relatif du vice et de la vertu: ce qui est **l’un de aspects positifs du moralisme de “Lui”**.

(.../...) Pour vicieux, nature seule en avait fait les frais. Quand je dis vicieux c’est pour parler votre langue: car si nous venions à nous parler expliquer: il pourrait arriver que vous appelliez vice ce que j’appelle vertu, et vertu ce que j’appelle vice.”<sup>31</sup>

“Lui” affirme qu’il est plus difficile de bien réussir en “sottise” qu’en “talent” ou en “vertu”, tandis que “Moi” affirme la nécessité de la vertu. Il est incontestable que, assumant ici le défenseur de la vertu et la nécessité d’être vertueux, “Moi” veut remarquer précisément la double fonction de celle-là. Assurer sa propre dignité dans la société et être utile à cette dernière. “Le bonheur réside donc dans le secours à d’autres.” dit-il.

Le moralisme de “Lui” prend la molécule comme le motif le plus déterminant qui précise le caractère de l’homme. Il prétend que s’il y a, dans le sang de son enfant, une molécule qui ferait de lui un vilain, par exemple, tenter de le détourner de son inclination naturelle par l’éducation ne resterait qu’une entreprise vaine.

La morale de “Moi” ne nie pas le rôle décisif de la molécule paternelle c’est pourquoi il propose à “Lui” de donner à son fils une éducation qui compenserait le dégât de l’héritage. Tandis que “Lui”, loin de vouloir en faire un être déchiré entre des inspirations morales apprises et une gueuserie naturelle, il entend que “son fils soit heureux, honoré, riche et puissant.” C’est pourquoi, sans perdre du temps, il prépare son enfant à cette jungle en lui apprenant le respect de l’or.

Comme nous l’avons déjà signalé, Diderot tient compte de l’innée. Il accepte que certaines “molécules” aient une pente en sens contraire de la moralité- du moins de la moralité reçue. Là, l’éducation intervient; Elle peut saigner des gens qui ont une pente en sens contraire de la moralité. A ce sujet, Erlat dit ceci:

Le devoir de ceux qui gouvernent les hommes est donc d’organiser l’éducation et la législation par la réforme et le progrès des mœurs. Il faut apprendre aux hommes, par l’école, par les récompenses, et par les punitions que leur plus sûr moyen d’être heureux et de travailler au bonheur commun.<sup>32</sup>

La discussion la plus importante et la plus intéressante qui se déroule entre “Moi” et “Lui” c’est évidemment celle de l’homme de génie et de sagesse.

30) Audard, Catherine, *Les desirs humains ont-ils leur place en morale*, Magazine Littéraire N° 361, Paris Janvier 1998, p. 80.

31) Diderot, Denis, *Le Neveu de Rameau*, Paris, Librairie Générale française, 1972, p. 73.

32) Erlat, Jale, *Esquisse d’une Histoire de la Littérature française*, Ankara, Şafak Matbaası, 1998, p. 122.

“Lui” déteste des gens de génie: “Il faut des hommes mais pour des hommes de génie; point... Si je savais l’histoire je vous montrerais le mal est toujours venu ici-bas par quelque homme de génie.”<sup>33</sup> “Moi” est, par contre, le défenseur des gens de génie. “L’homme de génie qui décrit une erreur générale et qui accrédite une grande vérité est toujours un être digne de notre vénération.”<sup>34</sup> dit-il. Et il continue ainsi: “Il peut arriver que cet être soit la victime du préjugé et des lois.” A ce sujet, l’exemple de Racine, mauvais père, mauvais époux, mauvais homme mais écrivain excellent, est très significatif. “Lequel des deux préférez-vous?” demande “Moi”. Certes, un Racine “méchant époux, méchant père, ami faux et poète sublime est préférable à un Racine bon père, bon époux, bon ami et plat honnête homme: “C’est un arbre qui a fait sécher quelques arbres, plantés dans son voisinage qui a étouffé les plantes qui croissaient à ses pieds mais il a porté sa cime jusque dans la nue, ses branches sont étendues au loin.”<sup>35</sup>

## 5.2. Défense de “Lui”

Dès le commencement de ce présent communiqué, on a parlé de l’immoralisme de “Lui”, on a dit de lui qu’il est dépourvu de tout sens moral et on l’a traité souvent en quelqu’un sur la chaise d’accusé. Mais il ne faut pas oublier qu’en créant un caractère tout à fait immoral, cynique et qui ne connaît aucune loi morale au-dessus de son intérêt et de ses instincts égoïstes, le but de Diderot ne devrait pas seulement exposer sa conception de morale et mettre l’accent sur les idées de “Moi” qui “représente la respectabilité conventionnelle” et la soumission aux normes morales sociales façonnées par la raison du XVIII<sup>ème</sup> siècle. On a souligné que Diderot recourt à la méthode dialectique dans cette œuvre. Il serait injuste de croire qu’en appliquant cette méthode et en opposant deux caractères tout à fait contraires son seul but est de justifier les idées de “Moi” et en accentuer le bien-fondé. Nous comprenons, lorsque nous étudions l’œuvre de façon détaillée qu’il faut prêter également l’oreille à ce que “Lui” dit, à son argumentation afin de se justifier et de défendre “son système moral” Avant tout, le Neveu de Rameau que Diderot appelle “Lui” tout au long du dialogue, est le neveu du musicien célèbre, Rameau, au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Lui aussi, il est musicien et sensible aux beaux arts. Yvon Belaval apporte un doute sur le fait que “Lui” “soit à la fois insensible aux choses de la vertu et sensible aux choses de l’art.”<sup>36</sup> Même si Belaval essaie, dans son article, d’attirer l’attention sur une certaine contradiction dans le caractère de “Lui” et sur le paradoxe dans l’esthétique de Diderot, cela ne nous empêche pas de remarquer que l’immoralisme de “Lui” et la plupart de ses actions incongrues et de ses idées extravagantes ne sont pas sans fondement. De temps en temps, il parle raisonnablement, il énonce des vérités et il met le doigt sur la plaie que “Moi” se sent obligé d’accepter la justesse de ses idées: “Oh fou, archi fou, m’écraiai-je comment se fait-il que dans sa mauvaise tête il se trouve des idées si justes pêle-mêle, avec tant d’extravagances.”<sup>37</sup>

33) Diderot, Denis, *Le Neveu de Rameau*, Paris, Librairie Générale française, 1972, p. 17.

34) Ibid, p. 18.

35) Ibid, p. 22.

36) Belaval, Yvon, *L’Esthétique sans paradoxe de Diderot*, Paris, Librairie Gallimard, 1950, p. 281.

37) Diderot, Denis, *Le Neveu de Rameau*, Paris, Librairie Générale française, 1972, p. 41.

Il nous semble que, Diderot, poussé par son côté naturel représenté par "Lui" se déclare dans les répliques de "Lui". Par la bouche du Neveu, c'est Diderot qui parle: "Au reste, souvenez-vous que dans un sujet aussi variable que les mœurs il n'y a d'absolument, d'essentiellement vrai ou faux.....Il pourrait arriver que vous appelassiez vice ce que j'appelle vertu."<sup>38</sup>

"Lui" parle aussi de l'idiotisme qui apparaît durant cette œuvre dans sa signification particulière "Lui" y attribue une particularité toute différente, hors de son sens qui se profile dans les dictionnaires, et l'applique à des métiers et ainsi il obtient une expression propre à lui-même: "Chaque état a ses exceptions à la conscience générale auxquelles je donnerais volontiers le nom d'idiotismes de métier."<sup>39</sup> dit-il

"Lui" cherche la sublimité dans l'abjection et prétend être sublime dans le mal. Il se félicite plus souvent de ses vices. Il considère tous ses vices comme une qualité. Il se fait un mérite d' "avoir fait le système d'avilissement et d'abjection qui exclut la notion de dignité"; il affirme qu'il peut faire son bonheur par des vices qui lui sont naturels. A ce contexte, Il faut souligner que la morale ou l'immoralisme de "Lui" n'est pas indépendant(e) de la morale des autres, des déficiences des gens qui adressent une approbation évidente sur les normes et valeurs morales. D'après "Lui", l'impuissance des gens apparaissent surtout en matière de la morale. "Lui" définit la transgression des lois morales traduite à la suite de la tare des gens comme "exception à la conscience générale à laquelle il faut se plier"<sup>40</sup> Lui veut dire que même s'ils reconnaissent la morale en valide dans la société et même s'ils en respectent les normes et les prescriptions, les gens en déroutent souvent quand il se produit un préjudice à leur propre intérêt et trichent lorsque l'occasion se présente et les conditions le nécessitent. Nous croyons qu'il serait juste d'interpréter, en tenant compte de l'exception en question à la conscience, le désir d'être sublime dans le mal et dans l'abjection. Car, nous savons que, comme "Lui" accentue, aux yeux du peuple "être grand" dans les mauvais actes est plus irréprochable qu'y être petit:

S'il importe d'être sublime en quelque genre c'est surtout en mal. On crache sur un petit filou mais on ne peut refuser une sorte de considération à un grand criminel (.../...) J'en vois une infinité, également gauches dans le bien et dans le mal. C'est ce que nous appelons des espèces de toutes les épithètes, la plus redoutable, parce qu'elle marque la médiocrité, et le dernier degré du mépris. Un grand vaurien est un grand vaurien, mais n'est point une espèce.<sup>41</sup>

En nous adaptant "au milieu" et en nous nous faisant des prétextes qui justifieraient nos actes blâmables, nous faisons plusieurs idiotismes, bon gré mal gré, soit en exerçant nos métiers, soit en menant cette vie inéquitable, quand même nous ne les jugeons pas comme méchants ou malhonnêtes. "Lui" se montre comme il est, nous, nous sommes

38) Ibid, p. 73.

39) Ibid, p. 46.

40) Ibid, p. 47.

41) Ibid, pp. 84,104.

**hypocrites !** Diderot qui “a fait entendre parfois une timide protestation au nom de la morale généralement admise”<sup>42</sup> se montre là-dessous le défenseur de “Lui”:

Voilà en vérité, la différence la plus marquée entre mon homme et la plupart de nos entours. Il avouait les vices qu’il avait, que les autres ont, mais il n’était pas hypocrite, il n’était ni plus, ni moins abominable qu’eux, il était seulement plus franc et plus conséquent<sup>43</sup>

“Lui” vole de l’argent des riches; il ne le nie pas, il l’avoue. Nous l’accusons de son acte malhonnête, nous le considérons immorale, nous n’approuvons pas du tout ses actes déloyaux. Mais, quand nous l’écoutons, nous réfléchissons en un moment, nous nous disons qu’il n’a guère tort:

Mais, s’il est dans la nature d’avoir appétit, car c’est toujours à l’appétit que j’en reviens...Je trouve qu’il m’est pas du bon ordre de n’avoir pas toujours de quoi manger. (.../...)

On loue la vertu. Mais on la haït; mais on la fuit; mais elle gèle de froid et dans ce monde; il faut avoir les pieds chauds. (.../...)

Il y a dix milles bons tables à Paris, à quinze ou vingt couvert chacune et de ces couverts-là, il n’y en a un pour toi. Il y a des bouses pleines d’or qui se versent de droite et de gauche, il n’en tombe pas une pièce sur toi.<sup>44</sup>

D’après “Lui”, dans la nature, “toutes les espèces se dévorent.”<sup>45</sup> C’est un monde, d’après lui, où les forts ont une domination évidente sur les faibles. Les forts oppressent toujours les faibles. “Lui” prétend que l’homme fort est celui qui accepte la conduite du monde comme elle est et que l’homme fort poursuit sa propre morale qui n’a d’autre but que de garantir sa condition sur le monde. “Lui” dénonce l’invalidité de la morale dans un tel monde injuste, et il la considère comme inutile et même dangereuse. D’après “Lui”, au milieu de l’injustice qui existe dès la création, “il n’y a que l’imbécile ou l’oisif qui soit lésé, sans n’avoir vexé personne, ce sont des victimes désignées par la nature.”<sup>46</sup>

Prêtons l’oreille à la remarque de Catherine Audard qui nous appelle, en une mesure, à prendre au sérieux la conception morale de “Lui”: “la morale traditionnelle n’a cessé d’opposer les désirs et les intérêts individuels aux devoirs et à l’intérêt général, ces derniers seuls étant qualifié de moraux.”<sup>47</sup> C’est le temps de nous demander une question: “Faut-il admettre tout le temps une loi morale telle qu’elle est, bien qu’elle soit en vigueur et qu’elle soit admise à la suite d’une convention sociale? ” La plupart diront

42) Voilquin, Jean, *Diderot, Oeuvres choisies*, Paris, Librairie Larousse, 1934, p. 12.

43) Diderot, Denis, *Le Neveu de Rameau*, Paris, Librairie Générale française, 1972, p. 107.

44) Ibid, pp. 108, 52, 31.

45) Ibid, p. 48.

46) Ibid, p. 48.

47) Audard, Catherine, *Les desirs humains ont-ils leur place en morale*, Magazine Littéraire N° 361, Paris Janvier 1998, p. 79.

que "oui" Mais, cela pourrait, de temps en temps, être nuisible à l'avenir de l'humanité et défavorable au progrès social. En face de la soumission aveugle aux lois morales présentes quel serait notre état?

La conception morale ou l'immoralisme de "Lui" a une logique sous sa teinte, à l'apparence, dangereuse et préjudiciable. Il y a un point que "Lui" remet en question tout au long de sa discussion avec "Moi": être moral ou faire semblant de l'être: "Ainsi quand je lis l'*Avare*; je me dis: sois avare, si tu veux; mais garde-toi de parler comme l'avare. Quand je lis le *Tartuffe*, je me dis: sois hypocrite, si tu veux, mais ne parle pas comme l'hypocrite."<sup>48</sup> "Lui" soutient que la société se constitue, d'une grande partie, de ceux qui prétendent qu'ils sont honnêtes, loyaux, de bon sens respectueux aux prescriptions de la morale...etc. mais, en réalité, ils ne le sont pas du tout. "Tous ces gens sont tous hypocrites" veut-il dire tandis que moi, si je suis immoral, cynique, vicieux... etc. et je le dis ouvertement" La franchise de "Lui" apparaît ici un avantage pour combler plusieurs lacunes dans son immoralisme. Comme nous l'avons signalé plus haut Diderot avoue dans cette œuvre son admiration pour la franchise de "Lui".<sup>49</sup> A ce sujet la remarque ci-dessous est très significative: "Malgré tout, il y a, dans sa lucidité et franchise, une intégrité fondamentale qui dépasse ses propres contradictions et que Moi se trouve obligé à la longue admirer."<sup>50</sup>

Si nous reconnaissons que "Moi" et "Lui" expriment à la fois les principes de la philosophie morale de Diderot nous devons accepter de même qu'il y a une tension, dans sa morale, entre sa moralité sociale qui préserve l'utilité et le bonheur publiques et celle qui vise à contenter des désirs instinctifs et qui est à la recherche du bonheur individuel. Quand même, il faut retracer que ce conflit entre la moralité sociale et la moralité individuelle n'est en aucune façon un défaut qui réduirait sa philosophie morale au néant mais une dynamique qui le mettrait au dessus de celles d'autres philosophes. De sa philosophie morale nous concluons que, comme disait Alain, "la morale n'est jamais pour le voisin"<sup>51</sup> et qu'elle est légitime qu'à la première personne qui cherchera, par la raison et l'éducation, à acquérir la faculté de transformer le désir de son bonheur en désir du bonheur de tous.

### 5.3. Conclusion

Il va de soi que la société a une fonction de frein par sa nature et la nature a un rôle provocateur. Ni l'une ni l'autre n'est complètement dominante chez l'être humain. Celui qui pense comme "Lui" peut freiner, sous l'influence des lois morales de la société où il vit, ses dispositions aveugles naturelles, et s'adapter aux exigences. Et quant à celui qui pense comme "Moi" ici, sans se livrer cependant aux exigences de sa nature et à la satisfaction de ses besoins instinctifs, il faut, comme "avoir un peu d'esprit critique et se

48) Diderot, Denis, *Le Neveu de Rameau*, Paris, Librairie Générale française, 1972, pp. 71,72.

49) Ibid, p. 107.

50) Lester, M. G. Crocker, *Le Neveu de Rameau, Une Expérience morale*, Cahiers de l'association des études françaises, Paris, Les Belles Lettres, Juin 1961 N° 13, p. 143.

51) Compté-Sponville, André, *Parler de la Moreale*, Magazine Littéraire N° 361, Paris Janvier 1998, p. 45.

méfier de l'unanimité des lois morales."<sup>52</sup> Car, le trait le plus caractéristique de l'homme de nos jours c'est qu'il marche en voie qu'il a prise par son libre choix. Qu'est-ce que je dois choisir? A cette question, la réponse de l'homme de nos jours est ceci: ce qui me sert le mieux. Alors qu'en tant que des "individus conscients de l'apport de notre choix à l'histoire nous devons *construire* la réponse à "que dois-je choisir", "dans le plan de la sympathie universelle accompagnée du sentiment de la responsabilité commune."<sup>53</sup> De l'autre côté, la soumission aveugle aux lois de la morale admise ne risquerait-il pas le progrès matériel et *moral* de l'humanité? Donc, ce qui importe c'est savoir équilibrer l'exigence de l'ego (optique hobbesienne) et l'intention altruistes qui vise le bien d'autrui et l'intérêt social. La morale de nos jours réside donc, dans l'action où nos intérêts se fondent dans nos devoirs. Notre bonheur, la sérénité humaine et le progrès social résident donc dans l'équilibre et harmonie.

52) Audard, Catherine, *Les desirs humains ont-ils leur place en morale*, Magazine Littéraire N° 361, Paris Janvier 1998, p. 79.

53) Özlem, Doğan, *Etik- Ahlak Felsefesi*, İstanbul, Say Yayınları, 2010, p. 165.